



Fauves qui peut

Jérôme Leroy L'auteur de polars, ex-enseignant en ZEP et proche du PCF, s'intéresse de près aux batailles politiques actuelles, présentes dans son œuvre.

L'histoire de Jérôme Leroy ne cesse de croiser celle de l'extrême droite. En 1984, quand il commence à militer aux côtés des communistes, sa première manifestation vise un meeting de Jean-Marie Le Pen. Fils d'un médecin généraliste et d'une infirmière exerçant dans une ville ouvrière de la banlieue de Rouen, il a 20 ans, entame des études de lettres et voit avec angoisse le FN grimper dans les sondages. En 2011, après avoir enseigné le français dans le Valenciennais puis dans une ZEP de Roubaix où il «prend en pleine figure la vraie misère sociale», il publie le *Bloc* (Gallimard «Série noire»), qui marque un tournant dans sa carrière d'écrivain. Il y raconte un gouvernement débordé par des émeutes urbaines et contraint de confier une partie du pouvoir à l'extrême droite. Aujourd'hui, deux mois et demi avant une présidentielle à haut risque, dans une France droitisée à l'extrême, sort en librairie *les Derniers Jours des fauves* (la Manufacture de livres), un roman noir magistral mettant en scène une présidente de la République, Nathalie Séchard, arrivée au pouvoir en dynamitant les codes traditionnels de la politique avec son parti Nouvelle Société (qui porte les initiales de son nom comme Emmanuel Macron avec En marche) et mariée à un homme 26 ans plus jeune. Quand elle annonce son retrait de la politique, tous les fauves qui l'entourent vont se déchaîner et l'extrême droite profiter de l'épidémie et du chaos social pour tenter de s'imposer. On y trouve, entre autres, une figure militaire évoquant le général Pierre de Villiers ou un mouvement de jeunes révoltés, les Bonobos effondrés, ressemblant à s'y méprendre à «Extinction Rebellion».

Dans son appartement de Lille, ce matin-là, Jérôme Leroy savoure le soleil qui inonde son salon, confiant avoir de plus en plus de mal à supporter la grisaille, et couve d'un regard inquiet la silhouette maigrelette de sa chatte Calypso, 20 ans, «le meilleur des anxiolytiques», qui squatte un des deux canapés. Son bureau est un rêve d'écrivain, quatre murs couverts de livres «classés par ordre alphabétique, c'est plus pratique», meublés avec la table de travail et la chaise en bois hérités de son grand-père directeur d'école. Mais il l'abandonne de plus en plus à sa femme Dominique, enseignante, préférant travailler sur le canapé près de Calypso. C'est que Jérôme Leroy ne cesse d'écrire. Depuis qu'il a arrêté d'enseigner, en 2008, il publie un à deux livres par an. «J'écris le feu au cul,

je noircis des carnets de notes pendant des mois et quand c'est là, c'est là.»

Poésie, roman noir ou livre jeunesse. Il aime la liberté que lui procurent ces différents genres «qui permettent beaucoup de choses». «Quand j'écris pour les jeunes adultes, mon narrateur ou mon héros doit avoir l'âge du lecteur, c'est la seule règle. A partir de là, on peut parler de tout, terrorisme ou politique.» La preuve, une de ses meilleures ventes, *Norlande* (Syros), est une fiction autour du massacre d'Utoya en Norvège. Quant au roman noir, «c'est là où se fait la littérature aujourd'hui», considère-t-il, «un formidable terrain d'expérimentation». Il a commencé à en écrire «parce qu'il fallait que je parle de ce que j'observais sur le terrain, la violence dans les rapports humains et politiques, les émeutes urbaines que je voyais arriver. Le polar, c'est le roman de l'inquiétude».

Dans son Panthéon des auteurs cultes figurent deux hommes que tout oppose a priori, Honoré de Balzac et Jean-Patrick Manchette. Le premier «a inventé le roman noir. Le Cycle de Vautrin, c'est le L.A. Confidential à la française.» Le second «a révélé la force du genre, celle de montrer les choses derrière les choses». Le nouveau livre de Leroy est l'exacte combinaison des deux. «Cela faisait un moment que j'avais envie de raconter une élection présidentielle. Pour moi, la V^e République, qui laisse les clés du pays à une seule personne pendant tout un mandat, est devenue une aberration démocratique, cela entraîne des luttes féroces pour le pouvoir.» Il paie toujours sa cotisation au PCF et tient une chronique dans *Liberté Hebdo*, un journal régional communiste (mais aussi dans *Causeur* car il faut bien vivre, personne n'est parfait). En 2017, il a voté Mélenchon, bénissant l'époque du Front de gauche qui a ouvert le PCF à la crise climatique, et il votera communiste en avril. Au deuxième tour? Il avait voté blanc en 2002 lors du duel Le Pen-Chirac.

Quand on lui demande si l'extrême droite peut vraiment arriver au pouvoir, il sursaute. «Mais c'est déjà là! Beaucoup croient que mon roman est une dystopie. En réalité, c'est notre





Fauves qui peut

Famille du média : **PQN**
(Quotidiens nationaux)

Périodicité : **Quotidienne**

Audience : **940000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **1er février 2022 P.8-10**

Journalistes : **ALEXANDRA**

SCHWARTZBROD

Nombre de mots : **1130**

présent que je raconte. Je n'invente rien ! Dans nos démocraties, l'extrême droite n'arrive pas au pouvoir avec des putschs, regardez la lepénisation et la zemmourisation des esprits.»

Il considère que Marine Le Pen tient le choc de la concurrence car «*elle a les classes populaires avec elle. Zemmour, lui, ne sait pas ce qu'est une fin de mois. Il est le candidat des bourgeois radicalisés, il pense vraiment que la France est faite pour être blanche*». Pour lui, c'est l'absence d'un socle social commun aux pays d'Europe qui explique les dérives populistes.

Malgré ce paysage glaçant, il ne fait pas partie de la masse des déçus de la politique. Parlez-lui jeux de pouvoir ou rapports de force, et ses yeux se mettent à pétiller. Il aime cette dramaturgie, c'est son carburant, il s'en repaît et s'en inspire. La scène où la future présidente de la République est élue sur un fil lui vient d'un dépouillage des urnes tendu – auquel il a assisté – lors de la dernière élection de Martine Aubry à Lille. Et le discours de renoncement de son héroïne est tiré de celui de François Hollande.

Il voit le macronisme comme «*un centrisme autoritaire*». La violence contre les gilets jaunes, l'état d'urgence permanent, la parole présidentielle sacralisée, tout ça le met hors de lui. Triple vacciné, il est favorable au pass sanitaire, aurait même préféré qu'il y ait obligation vaccinale, «*cela aurait été plus simple. L'essentiel, c'est de sauver des vies*».

Grand nostalgique des années 70, il adore la variété française (outre Alain Barrière qu'il peut chanter en intégralité, «*je touche ma bille avec Sylvie Vartan, France Gall et Françoise Hardy*»). «*C'était ma jeunesse mais aussi une époque pleine de grands projets*». Mais cela ne l'empêche pas de regarder avec «*une vraie sympathie*», lui qui n'a pas d'enfant, la fraction politisée de la jeunesse d'aujourd'hui. «*S'il reste un espoir quelque part, il est là.*» ♦

Par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

Photo **LUCIE PASTUREAU**

LE PORTRAIT

29 août 1964 Naissance au Petit-Quevilly (Seine-Maritime).

1989 Enseignant, nommé dans le Nord.

2008 Quitte l'Education nationale.

2011 Publie *le Bloc* (Gallimard).

3 février *Les Derniers Jours des fauves* (la Manufacture de livres).



Fauves qui peut

Famille du média : PQN
(Quotidiens nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 940000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : 1er février 2022 P.8-10

Journalistes : ALEXANDRA

SCHWARTZBROD

Nombre de mots : 1130

